Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée

Band: 6 (1885)

Heft: 3

Artikel: Expédition de M. J. Thomson, de Mombas au Victoria-Nyanza par le pays des Masai : (suite et fin voy. p. 51)

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-132583

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dans un acte international. Les avantages qui, nous n'en doutons pas, en résulteront pour l'Afrique centrale-équatoriale, ne demeureront pas confinés dans cette région ; ils reviendront aux États civilisés qui l'en auront doté et s'étendront au monde entier ! Nous l'espérons fermement.

(A suivre.)

EXPÉDITION DE M. J. THOMSON, DE MOMBAS AU VICTORIA-NYANZA PAR LE PAYS DES MASAI

(Suite et fin. Voy. p. 59.)

En quatre marches, l'expédition atteignit la Ngaré-Na-Lata[1] qui coule au pied du Donyo-Erok-el-Matoumbato. Ici, pour la première fois, elle rencontra les Masaï en nombre considérable, et alors commencèrent les épreuves sérieuses. Même avec une forte caravane, les explorateurs furent l'objet de traitements indignes. Chaque jour, la première chose à faire en dressant le camp était la construction d'une forte enceinte d'épines; à l'intérieur une clôture en cercle protégeait les marchandises et les cachait aux regards envieux ; une autre clôture entourait les tentes, et l'entrée en était gardée par plusieurs hommes qui, par des manières flatteuses et de douces paroles cherchaient à prévenir les horreurs d'une invasion de Masaï. Mais en dépit de tout, dit Thomson, ceux-ci poussaient les gardes de côté, se précipitaient dans la tente, s'approchaient de mon lit ou de tout ce qui paraissait répondre le mieux à leurs idées de confort. Après les salutations d'usage, ils commençaient à mendier, et, pour hâter leur départ, je devais leur donner tout ce que j'avais en perles et verroterie.

Jusqu'à la nuit impossible de poser un fusil ou de laisser quoique ce fût exposé aux regards; les hommes de la caravane ne pouvaient non plus aller puiser de l'eau ou faire des provisions qu'en grand nombre. Les Masaï ne se retiraient qu'au coucher du soleil, moment où les voyageurs pouvaient commencer à goûter un peu de repos. La porte était close, on y mettait une garde, puis les fusils étaient posés de côté, le feu flambait et l'on préparait le repas. Les langues se déliaient, il s'ensuivait une animation générale, interrompue seulement çà et là par la ten-

[1]. Voy. la Carte p. 64.

tative d'un voleur masaï, qu'il fallait effrayer par un coup de pistolet tiré à poudre. L'agitation du camp atteignait son maximum trois heures après le coucher du soleil, puis elle se calmait peu à peu, à mesure que les porteurs, fatigués du labeur du jour et repus, s'étendaient pour se reposer. Alors s'élevaient, retentissant dans le silence de minuit, les horribles hurlements des hyènes, le rugissement des lions, les cris des chacals ou des chiens sauvages.

Quant aux traits caractéristiques des Masaï, Thomson les présente, au point de vue de leur physique, de leurs mœurs et de leur religion, comme distincts des vrais nègres ainsi que des Gallas et des Somalis. Ce sont les types de sauvages les plus beaux qu'il ait jamais vus ou dont il ait entendu parler. Bien proportionnés, ils ont les traits fins et bien dessinés que l'on prête à Apollon, sans jamais avoir les muscles développés des athlètes. Les femmes sont décemment vêtues de peau de buffle. Elles portent en guise d'ornements, aux jambes, aux bras et au cou, de 10 à 15 kilog. d'épais anneaux en ivoire, outre un grand assortiment de colliers et de chaînes de fer. Les hommes ne portent autour des épaules et de la poitrine qu'une petite garniture de peau de chevreau, qui prend chez les hommes mariés des proportions un peu plus amples.

Certaines distinctions caractérisent les diverses époques de la vie des Masaï. Jusqu'à un certain âge, garçons et filles vivent avec leurs parents et se nourrissent de viande, de grain et de lait caillé. A l'âge de 12 ans pour les filles, et de 12 ou 14 pour les garçons, on les fait passer du kraal des gens mariés, dans un kraal où il n'y a que des jeunes gens, hommes et femmes non mariés; ils y vivent jusqu'à ce qu'ils soient mariés. Pendant ce temps, les hommes sont guerriers, et leur seule occupation est de voler des bestiaux ou de s'amuser à la maison. Les jeunes femmes s'occupent du bétail, construisent les huttes, et remplissent les autres devoirs domestiques. Les deux sexes sont soumis à un régime très strict de viande et de lait; ils doivent s'abstenir de spiritueux, de bière, de tabac, de nourriture végétale et même de la chair d'animaux sauvages quels qu'ils soient. En outre la viande et le lait ne doivent jamais être pris ensemble. Pendant plusieurs jours ils ne prennent que de la viande, puis, après un fort purgatif, du lait. Quand ils tuent un buffle, ils en boivent le sang cru. Lorsqu'ils mangent de la viande, ils se retirent dans la forêt par petits groupes accompagnés d'une jeune femme.

Le Masaï guerrier trouve cette vie si agréable qu'il se marie rare-

ment avant d'avoir passé le printemps de sa vie, et de sentir sa vigueur décliner. Alors il met de côté la grande lance de guerre, le lourd bouclier de peau de buffle, l'épée et la massue à nœuds. Pendant un mois il porte le vêtement d'une femme non mariée, après quoi il devient un membre respectable et grave de la société masaï. Il ne va plus à la guerre, mais se consacre à l'éducation d'une volée de jeunes guerriers. Son régime change avec son genre de vie; il peut se nourrir de légumes, boire de la bière ou des spiritueux, fumer ou chiquer du tabac. A sa mort son corps est simplement livré aux hyènes et aux vautours.

Les Masaï sont tout à fait nomades; ils se déplacent pour chercher les pâturages nécessaires à leurs troupeaux. Leurs maisons, formées d'arceaux recourbés, enduits de fumier et de peaux, leur fournissant un abri suffisant dans la saison des pluies.

De Donyo-Erok l'expédition se dirigea au nord, à travers le Matoumbato, région qui ressemble à la Nyika par son caractère stérile, son sol rouge, sa formation géologique, mais en diffère par l'abondance de ses eaux, les accidents de sa surface et le grand nombre de ses habitants. A la cinquième étape, elle atteignit une contrée aride, s'étendant vers l'ouest jusqu'à Ngouroumani et aux monts Maou. La route suit la base du plateau de Kapté, dont l'escarpement perpendiculaire surplombe la plaine. Il y a là comme une grande faille qui court du nord au sud, et dont le caractère géologique est indiqué par de nombreux cônes volcaniques soulevés le long de ses bords.

En montant sur le plateau on rencontre, à 2000^{m} d'altitude; Ngongo-a-Bagas, dans le voisinage duquel prend sa source l'Athi, rivière de l'Oukoumbani. Thomson s'y arrêta une quinzaine de jours, pour laisser sa caravane se reposer et faire provision de grains apportés en quantité considérable par les Wa-Kikouyou. Cela fait, il se remit en marche, mais la première nuit d'étape fut agitée, par suite d'une dispute qui amena la mort de deux porteurs de Pangani et de plusieurs Wa-Kikouyou. La nuit était orageuse, les voyageurs se trouvaient dans une forêt épaisse, sans leur enceinte ordinaire d'épines; aussi se félicitèrent-ils d'en être quittes à si bon marché. Le matin une quantité de Wa-Kikouyou étaient prisonniers, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Thomson empêcha qu'ils ne fussent égorgés par les trafiquants furieux. La marche suivante fut longue et sans eau; elle se termina par une scène de désordre et une panique extraordinaire. Les hommes tombaient d'épuisement; les lions attaquèrent les ânes et en tuèrent plusieurs; les ânes s'enfuirent en brayant, se débarrassèrent de leurs charges et dans

les ténèbres, plusieurs furent pris pour des lions et tués. De leur côté les hommes jetèrent à terre leurs fardeaux, et se réfugièrent dans le camp ou passèrent la nuit sur les arbres. « Rugissement des lions, braiement des ânes, coups de fusils, cris des porteurs saisis de terreur et des maîtres surexcités, tout cela, » dit Thomson, « produisait un effet que je n'oublierai jamais, tandis que les bestiaux affolés, échappant à toute surveillance, se précipitaient dans le fourré. Habilement secondé par Martin et par mes guides, je réussis à maintenir mes porteurs groupés ensemble et à tout ramener au camp. Une moitié des gens de la caravane de Pangani s'imaginant que les Masaï et les Wa-Kikouyou nous avaient attaqués n'osaient pas avancer, mais se tenaient massés comme un troupeau de moutons, voyant des lions dans tous les buissons et des Wa-Kikouyou derrière tous les troncs d'arbre. Il nous fallut trois jours pour rassembler les ânes et les bestiaux ainsi que les charges perdues; encore dûmes-nous repartir sans avoir pu réparer toutes nos pertes. »

Bientôt la caravane atteignit la base d'un cône volcanique éteint remarquable, nommé Donyo-Longono ou Sousoua. Il s'élève à 1000^{m} mètres au-dessus de la plaine, qui est elle-même à 2000^{m}; sa forme est celle d'un cône tronqué, le centre forme un entonnoir circulaire de 3 kilomètres de diamètre et de plus de 100^{m} de profondeur. Le rebord en est si escarpé qu'on peut s'y asseoir, une jambe pendante sur l'abîme et l'autre sur la pente abrupte de la montagne. De cette hauteur la vue est très imposante : au sud s'élève un autre cratère, le Donyo-La-Nyouki. A l'est se dressent les monts sourcilleux de Kapté, par-dessus lesquels on aperçoit les pics plus élevés encore de la magnifique chaîne des monts Settima. Au nord s'étend le lac Naïvasha, semé de jolies îles, et bordé à l'ouest par le grand escarpement des monts Maou, formant le pendant du plateau de Kapté. Arrivé à l'extrémité nord du lac Naïvasha, Thomson apprit que le Dr Fischer avait pu pousser jusque-là, mais qu'il avait dû rebrousser chemin vers la côte. Ce lac, comparativement peu profond, forme un carré irrégulier de 19 kilomètres de long sur 15 de large, à une altitude de 2000^{m}. Il a été formé par les entassements de débris volcaniques accumulés à travers la vallée étroite qui sépare les monts Maou du plateau de Kapté; ces débris ont ainsi formé une digue qui retient les eaux des deux rivières Mouroundat et Guaso-Giligili. Partout autour du lac on rencontre des preuves d'une période relativement récente d'activité volcanique : des cônes, des cratères, le mont Bourou projetant de la fumée, des failles à angles très aigus, de nombreuses sources chaudes, et des fissures par lesquelles s'échappent encore des vapeurs.

De l'extrémité nord du lac, Thomson résolut de visiter le district de Lykipia et le mont Kénia. Il chargea Martin de conduire la caravane au lac Baringo pendant que lui, avec trente hommes choisis, se dirigerait vers l'est. Traversant une dépression semée de lacs, il remonta à une hauteur de 2800^{m} sur le plateau de Lykipia, occupé par un grand nombre de Wa-Kouafi, et entra bientôt dans une magnifique forêt de conifères formant un paysage qui rappelait beaucoup plus les scènes de l'Europe que celles des régions équatoriales. Le matin, le thermomètre était au point de congélation; un brouillard épais enveloppait l'explorateur, dont les gens accroupis, à moitié morts auprès d'énormes feux, présentaient un triste tableau. Il fallut rester au camp jusqu'à ce que le soleil eût dissipé le brouillard et réchauffé la température. La route traverse des forêts de conifères, puis des bruyères, des collines, et des plaines sans arbres, coupées de torrents et de ruisseaux sans nombre qui se versent dans le mystérieux Guaso-Nyiro. Thomson visita la belle cascade de l'Ourourou ou N'Erok, franchit une belle chaîne de montagne de 4600^{m}, sans nom, qu'il appela les monts Aberdare, du nom du Président de la Société de géographie de Londres, et réussit enfin à atteindre la base du Kénia, non sans avoir eu à surmonter de grandes fatigues de jour et de nuit. Le Kénia est un grand cône volcanique de près de 48 kilomètres de diamètre à sa base, s'élevant de 1900^{m} environ au-dessus de la plaine. Jusqu'à 1000^{m} du sommet, la pente est douce et n'est pas coupée de fissures ni de ravins. Au-dessus de ce niveau, la montagne prend la forme d'un pic ressemblant d'autant plus à un pain de sucre que la neige le fait resplendir de blancheur. Les flancs en sont si abrupts, qu'en certains endroits la neige ne peut pas prendre, aussi de grandes taches noires apparaissent-elles sur ce manteau blanc, ce qui a fait que les Masaï lui ont donné le nom de Donyo-Egéré, la montagne grise ou tachetée. Mais, comme le Kilimandjaro, on ne peut guère l'apercevoir que le matin ou le soir.

La présence de nombreux Masaï, et la mauvaise alimentation de l'expédition obligèrent Thomson à quitter le voisinage du Kénia. Une maladie étrange avait frappé les bestiaux des Masaï, et les emportait par milliers. Dans beaucoup d'endroits il n'en restait pas une seule tête; les corps décomposés couvraient le sol à plusieurs kilomètres de distance, ce qui rendait la marche fort peu agréable. Les habitants eux-mêmes du Lykipia, mourant de faim, voulaient à toute force que l'explorateur, qui passait pour médecin, leur donnât des remèdes afin d'arrêter le fléau. Ils ne lui vendaient que des bestiaux sur le point de

périr, et encore à des prix exorbitants; de petites parties seulement en étaient mangeables, le reste était en putréfaction. Le pays il est vrai fourmillait de buffles, mais le voyageur n'osait pas tirer, ni quitter le camp pour chasser.

Le péril devenant plus imminent de la part des Masaï, Thomson s'enfuit de nuit avec ses gens; n'ayant pas de bagages, ils purent facilement mettre un intervalle considérable entre eux et ceux qui les poursuivaient, et bientôt ils respirèrent plus librement dans le désert inhabité.

La route du Kénia au lac Baringo a une direction O.-N.-O.; elle traverse une forêt épaisse dans laquelle les traces des buffles et des éléphants, ainsi que la boussole servirent au voyageur à trouver son chemin. Le sixième jour il arriva au bord du plateau, d'où le lac Baringo apparaît à plus de 1000^{m} plus bas. Quoique les scènes des lacs et des montagnes de l'Afrique lui fussent familières, il déclare qu'aucune n'a fait sur lui un effet aussi remarquable. Des monts Lykipia, à 2600^{m} d'altitude, la vue s'étend au midi jusqu'au lac Naïvasha dont le côté occidental est formé par la chaîne abrupte des monts Kamasia. Au loin s'élève l'Elgeyo dont le sommet se dessine faiblement au delà de la plaine rouge, sans arbres, de Gouas'Ngishou, tandis qu'à angle droit s'étend la grande chaîne des Chibcharagnani. Au nord la vue est bornée par le profil du Donyo-Silali et par la haute chaîne des monts de Souk, au delà desquels apparaissent encore à l'horizon lointain, les masses isolées du Nyiro et du pays des Gallas. Tout autour des voyageurs et dans le voisinage immédiat du lac se dressent de nombreuses collines volcaniques, assemblage curieux de lignes droites, de remparts abrupts, d'angles aigus, tous témoins de perturbations volcaniques.

A Njemps, Thomson rejoignit la caravane anxieuse de ne le voir pas revenir. Cette ville est une colonie de Wa-Kouafi, contraints par la perte de leur bétail de se livrer à l'agriculture, et d'adopter une vie sédentaire. Ils vivent dans une frayeur continuelle de leurs frères du Lykipia. Comme les Wa-Kouafi de Taveta, ils ont beaucoup gagné sous le rapport de l'honnêteté, par suite de leur nouveau genre de vie, et leur pays est devenu un centre d'affaires important pour les trafiquants d'ivoire.

Thomson fit à la hâte ses préparatifs pour continuer son voyage vers Kavirondo, quelque hasardée que pût paraître l'entreprise, les trois dernières caravanes qui avaient pénétré dans ce pays ayant perdu chacune plus de cent hommes, tués dans de nombreux combats. Le guide, qui d'ailleurs connaissait bien cette région, avait tellement peur

qu'il feignit d'être gravement malade pour ne pas avancer. Alors, laissant en arrière tous ceux qui étaient lâches ou incapables, et ne prenant avec lui que les marchandises nécessaires, Thomson se remit en route; se dirigeant vers l'ouest, il traversa d'abord les monts Kamasia, pour redescendre bientôt dans une vallée où coule un des grands tributaires du lac Sambourou. Gravissant ensuite les hauteurs abruptes de l'Elgeyo à 2500^{m}, il traversa le plateau de Guas'Ngishou, sans arbres et borné par les collines de Kabaras, et par le grand mont volcanique de Masaoua ou Elgon, le pendant du Kénia, moins le pic supérieur. Vers le N.-O. s'élève le Donyo-Lekakisera qui était alors couvert de neige. Les habitants des monts Kamasia et Elgeyo sont, pour le langage et pour certaines coutumes, parents des Masaï, mais ils diffèrent d'eux en ce qu'ils se sont construit des habitations et qu'ils vivent essentiellement d'agriculture. D'autre part le Guas'Ngishou était autrefois occupé par des Wa-Kouafi, qui ont été dispersés par leurs frères de la plaine et se sont vu enlever leurs bestiaux. En conséquence, ils se sont réfugiés dans le district de Kavirondo, où, trop fiers pour travailler, ils vivent comme des pauvres et dépouillent les Wa-Kavirondo.

En cinq marches Thomson atteint le district de Kabaras, et pour la première fois depuis le départ de Taveta, il retrouve abondance de volailles et d'œufs, de blé indien, de patates douces, qui lui paraissent délicieuses après la maigre chère du pays des Masaï.

Les Wa-Kavirondo sont une race aimable, mais l'excitation ou la boisson les rendent dangereux. Les femmes mariées seules portent un costume très succinct: un cordon porté en guise de queue. Quoique les habitudes, le genre de vie, les maisons, etc., soient semblables, cette tribu est cependant composée de deux éléments distincts. Au nord, les habitants sont parents des Souhahélis, tandis qu'au sud ils se rattachent aux tribus du Nil, ce qu'indique positivement leur langage.

Le pays de Kavirondo entoure la partie N.-E. du Victoria-Nyanza, jusqu'à 64 kilomètres du Nil, et à 50 kilomètres au sud de l'équateur. D'après les observations de Thomson, une partie de son territoire occupe une place attribuée au lac lui-même par les cartes dressées jusqu'ici. En trois marches à partir de Kabaras, on atteint la grande ville de Koua-Soundou, sur une belle rivière, la Nzoia. Les vivres y étant très abondants et à des prix extrêmement bas, Thomson y fit camper ses gens et, avec un petit nombre d'hommes seulement, il se rendit au lac, à travers une contrée plus peuplée qu'aucune de celles de l'Afrique qu'il eût encore vues; et, malgré la tentative des indigènes de lui barrer

le passage, il eut le 10 décembre 1883, la satisfaction de boire de l'eau du Victoria-Nyanza, à 72 kilomètres de l'endroit où le Nil sort du lac.

A l'inverse d'autres lacs africains, le Victoria-Nyanza n'est pas bordé de chaînes de montagnes. Le sol descend graduellement jusqu'à la plage, et les eaux baignent paisiblement la baie limoneuse et marécageuse, quoique souvent ses flots présentent l'aspect d'une mer en fureur. Thomson eût volontiers poussé jusqu'au Nil, mais ses provisions étaient épuisées ; il fut pris d'un accès de fièvre, et ignorant quelle réception l'attendait au delà des frontières du pays de Kavirondo, il résolut de revenir sur ses pas plutôt que de risquer un échec ou une détention. Il regagna d'abord Koua-Soundou, mais à partir de là, il résolut de prendre une route à travers un district plus septentrional, afin de visiter l'Elgon ou Ligonyi, montagne qui atteint presque la limite des neiges. Ce qui la caractérise, ce sont ses grottes artificielles de 10^{m} de haut, extrêmement nombreuses, vastes et soutenues par des colonnes. Elles sont taillées dans un conglomérat volcanique très compact à la base de la montagne, et beaucoup d'entre elles sont occupées par des indigènes avec leurs bestiaux. Leur profondeur à l'intérieur de la montagne et dans l'obscurité la plus noire fait comprendre que leur destination primitive n'était pas d'être habitées. Thomson croit que c'était autrefois des mines, mais sans pouvoir dire par qui elles ont été exploitées ; aucune tradition des habitants ne s'y rapporte. Il aurait beaucoup aimé à les explorer, mais les vivres lui manquant, il dut y renoncer. D'ailleurs il avait à traverser une plaine inhabitée, dans laquelle sa boussole devait être son seul guide. Dans une chasse, il fut pris par les cornes d'un buffle qu'il avait blessé à mort, mais qui, furieux, le jeta en l'air, en sorte qu'il retomba lourdement à terre; il allait être foulé aux pieds, lorsqu'un de ses serviteurs déchargea son fusil sur l'animal qui tomba raide mort. Grièvement blessé, Thomson dut être rapporté sur une sangle jusqu'à Njemps, où il fut retenu un mois avant de pouvoir se remettre en route. De là il fit une excursion d'une quinzaine de jours au lac Baringo qui est à 1000^{m} d'altitude et dont l'eau est douce; mais bientôt il fut atteint de dyssenterie. Cela ne l'empêcha pas d'explorer encore, tantôt à pied, tantôt monté sur un âne, le pays entre ce lac et les lacs salés Nakouro et Elmeteïta. Il arriva épuisé au bord du Naïvasha. Deux jours de repos lui rendirent assez de forces pour monter sur le plateau des Wa-Kikouyou afin de s'y procurer des vivres. Il y réussit, mais tomba malade et, pendant deux mois, il fut entre la vie et la mort, et dans des circonstances qui ajoutaient à l'horreur de sa situa-

tion. Sa seule nourriture était une soupe claire faite avec de la viande gâtée fournie par les Masaï. Le temps étant humide et froid, il était obligé de s'enfermer dans une hutte d'herbe, sombre, sans feu ni lumière, et sans pouvoir même se traîner jusqu'à la porte.

A la fin voyant que son état ne s'améliorait pas, et jugeant que, s'il restait chez les Masaï, il y mourrait, il résolut de faire une tentative pour atteindre la côte. Placé dans un hamac, il quitta sa hutte plus mort que vif, et heureusement la maladie s'arrêta; la convalescence fit des progrès rapides; ses porteurs atteignirent à marches forcées Ngongo-a-Bagas ; de là, tirant vers l'est à travers le dangereux district de Kapté, ils arrivèrent à Oulou, au milieu d'indigènes bien disposés, malgré la famine qui ravageait le pays. Sans proférer de murmures ,ils traversèrent encore les solitudes stériles de Kikoumbouliou; le 26 mars la caravane campait de nouveau à la base du Ndara, et le 2 juin elle saluait la station de Rabaï d'où elle était partie 15 mois auparavant. Thomson n'avait pas perdu un seul homme par suite de violence, quoiqu'il eût traversé une région habitée par des tribus aussi dangereuses pour l'Afrique que les Huns ou les Vandales l'ont été pour l'Europe, comme l'a dit Cameron. Son expédition nous a fourni des données toutes nouvelles sur la topographie, ainsi que sur les traits caractéristiques des habitants d'un pays qui jusqu'ici était véritablement encore une *terra incognita*.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. le Dr C. Passavant.

Dans notre Bulletin mensuel du numéro d'août de l'année dernière, nous disions (p. 175) que M. Rogozinski avait auprès de lui, dans sa station de l'île Mondoleh au sud des monts Cameroon, notre compatriote, M. le Dr Passavant, qui se proposait aussi d'aller au lac Liba, et qu'ils attendaient la fin de la saison des pluies pour tâcher de nouveau de pénétrer dans l'intérieur. Nos lecteurs ont pu croire que M. le Dr Passavant faisait partie d'une expédition dont M. Rogozinski était le directeur. Il n'en est rien ; l'expédition de notre compatriote est tout à fait distincte de celle de l'explorateur polonais ; elle ne relève que de M. Passavant qui en fait seul tous les frais, et qui nous écrit pour dissiper l'erreur que nos lignes ont pu contribuer à répandre.

Cameroon, 23 novembre 1884.

M. Rogozinski est parti d'Europe, la première fois, au commencement de l'année 1883, et y est rentré un ou deux mois plus tard, ayant trouvé sur son chemin,